

IV

Le roman que j'ai lu ensuite était *Bel-Ami*. *Bel-Ami* est un livre très sale. L'auteur s'y donne évidemment libre carrière dans la description de ce qui l'attire. Il semble parfois abandonner son antipathie pour son héros et se met de son bord. Mais, dans l'ensemble, *Bel-Ami*, comme *Une Vie*, garde dans le fond une idée et un sentiment sérieux. La pensée fondamentale de *Une Vie* est la perplexité devant la cruauté stupide d'une vie de souffrance, d'une

femme excellente, perdue par la sensualité grossière d'un homme. Dans *Bel-Ami*, ce n'est plus seulement de la perplexité, mais bien l'indignation de l'auteur à la vue de la prospérité et des succès d'une brute sensuelle et qui, par sa sensualité même, arrive à une haute position sociale, indignation éprouvée aussi devant la corruption du milieu dans lequel son héros peut réussir. Là, l'auteur paraît se demander : « Pourquoi, dans quel but cet être bon et charmant a-t-il été perdu ? Pourquoi cela est-il arrivé ? » Ici, il semble répondre : « Tout ce qui est bon a péri et périt dans notre société parce qu'elle est débauchée, insensée et horrible. »

La dernière scène du roman exprime cette pensée avec une force particulière. Le mariage, dans une église à la mode, d'un

vaurien triomphant, décoré de la Légion d'honneur, avec une pure jeune fille, fille d'une femme âgée, d'une conduite irréprochable, qu'il a séduite ; mariage béni par un évêque et considéré par tous les assistants comme un acte louable et tout naturel. Dans ce roman, malgré l'accumulation de détails orduriers, où semble malheureusement se complaire l'auteur, apparaît la même observation profonde de la vie.

Lisez la conversation du vieux poète avec Duroy lorsqu'ils sortent ensemble d'un dîner chez les Walter. Le vieux poète dévoile la vie devant son jeune interlocuteur, et il la lui montre telle qu'elle est, avec l'inévitable et l'éternelle compagne de route, et avec sa fin — la mort.

« Elle m'a émiétté, la gueuse, dit-il en

parlant de la mort ; elle a accompli doucement et terriblement la longue destruction de mon être, seconde par seconde. Et maintenant je me sens mourir en tout ce que je fais. Chaque pas m'approche d'elle, chaque mouvement, chaque souffle hâte son odieuse besogne. Respirer, dormir, boire, manger, travailler, rêver, tout ce que nous faisons, c'est mourir. Vivre enfin, c'est mourir... Je la vois de si près (la mort) que j'ai souvent envie d'étendre le bras pour la repousser. Elle couvre la terre et emplit l'espace. Je la découvre partout. Les petites bêtes écrasées sur les routes, les feuilles qui tombent, le poil blanc aperçu dans la barbe d'un ami, me ravagent le cœur et me crient : La voilà. »

Tel est le sens des discours du poète qui vieillit.

Mais Duroy, qui est l'heureux amant de toutes les femmes qui lui plaisent, est si débordant de force et d'énergie lubriques qu'il entend sans entendre, et comprend sans comprendre les paroles du vieux poète. Il entend et il comprend, mais la source de la vie lascive s'échappe de son être avec une telle force que cette vérité évidente lui promettant la même fin ne le trouble pas.

C'est cette contradiction intérieure qui, outre le but satirique du livre, constitue l'idée principale de *Bel-Ami*. La même pensée se révèle dans les belles scènes où est décrite la mort du journaliste phthisique.

L'auteur se demande : « Qu'est-ce qu'une vie semblable ? Comment résoudre cette contradiction entre l'amour de la vie et la

fatalité de la mort ? » mais il ne répond pas. Il semble chercher, attendre, et il ne résout la question ni dans un sens ni dans un autre ; aussi la conception morale de la vie subsiste encore dans ce roman.

Mais, dans les romans qui suivent, cette conception commence à se voiler ; l'appréciation des manifestations de la vie s'obscurcit, et dans ses derniers romans elle est complètement dénaturée.

Dans *Mont-Oriol*, Maupassant semble réunir les motifs de ses deux romans précédents et se répéter quant au fond.

Malgré la belle description pleine de finesse et d'humour d'une station balnéaire à la mode, et de l'exercice de la profession médicale, on y retrouve le même mâle, Paul, aussi plat et aussi dénué de cœur que le mari dans *Une Vie*, et la même

femme trompée, perdue, résignée, faible, isolée, la charmante femme toujours seule, et, comme dans *Bel-Ami*, le même triomphe impassible de la nullité et de la banalité.

L'idée est la même, mais l'attitude morale de l'auteur à l'égard du sujet traité est déjà bien inférieure à ce qu'elle était, surtout dans le premier roman. L'appréciation intérieure de l'auteur du bien et du mal commence à s'embrouiller. Malgré ses désirs raisonnés, de demeurer impartial et objectif, il est évident que le vaurien Paul a toute sa sympathie. Aussi, l'histoire de l'amour de ce Paul, de ses tentatives de séduction et de sa réussite produit une fausse impression. Le lecteur ne sait pas où veut en venir l'auteur. Est-ce pour montrer la nullité et la lâcheté de Paul qui se détourne avec indifférence de la

femme et l'outrage simplement parce que sa taille s'est déformée par la grosseur d'un enfant dont il est le père, ou, au contraire, est-ce pour montrer combien il est facile et agréable de vivre comme vit ce Paul ?

Dans les romans suivants : *Pierre et Jean*, *Fort comme la Mort*, et *Notre Cœur*, le rapport moral entre l'auteur et ses personnages s'obscurcit encore davantage, et dans le dernier il disparaît complètement.

Tous ses romans gardent déjà un cachet d'indifférence, de hâte dans l'exécution, de quelque chose de factice, et surtout la même absence du rapport moral, normal entre l'auteur et la vie qu'on constate dans ses premiers écrits.

Ces phénomènes coïncident juste avec l'époque où s'établit la réputation de Mau-

passant comme auteur à la mode. Il est la victime de cette affreuse séduction de notre temps ainsi que l'est tout écrivain renommé, surtout lorsqu'il attire les lecteurs comme Maupassant.

Les succès de ses premiers romans, les éloges des journaux, les flatteries du monde et surtout des femmes, d'une part; l'augmentation de plus en plus élevée des honoraires sans qu'ils puissent cependant jamais correspondre aux besoins qui grandissent plus vite encore, d'autre part; enfin, les obsessions des directeurs de journaux et de revues qui renchérissent l'un sur l'autre, qui flattent, qui supplient et qui ne pensent plus au mérite réel des œuvres proposées par l'écrivain, et qui acceptent avec enthousiasme tout ce qui porte la signature d'un nom en vogue auprès du public,

toutes ces séductions sont si grandes que certainement elles étourdissent l'écrivain : il s'abandonne et, bien qu'il continue à soigner la forme de ses romans, aussi bien sinon plus qu'avant, et que même il aime ce qu'il décrit, il l'aime non pas parce que c'est bien et moral, c'est-à-dire aimé de tous, et il déteste ce qu'il dépeint non pas parce que ce qu'il décrit est mal et haï de tous, mais simplement parce qu'il se trouve par hasard que ceci lui plaît et que cela lui déplaît.

Tous les romans de Maupassant, à partir de *Bel-Ami*, portent ce cachet de hâte dans le travail et principalement d'inventions peu réelles. A partir de cette époque, Maupassant ne fait plus ce qu'il faisait avant dans ses deux premiers romans, il ne prend plus pour base de ses œuvres certains prin-

cipes moraux sur lesquels il s'appuyait pour décrire les actes de ses héros ; mais il écrit ses romans comme tous les romanciers de métier, c'est-à-dire invente les personnages et les situations les plus intéressants, les plus émouvants et les plus actuels, et en construit son œuvre en l'ornant de toutes les observations qu'il a pu faire et qui s'adaptent à la charpente du roman sans le moindre souci du rapport entre les exigences de la morale et les événements décrits. Tel est le cas de *Pierre et Jean*, de *Fort comme la Mort*, et de *Notre Cœur*.

V

Bien que nous soyons habitués à lire dans les romans français que les familles vivent toujours en trois et qu'il y a toujours un amant connu de tous, sauf du mari, il y a quelque chose qui reste pour nous incompréhensible : comment tous les maris sont-ils toujours bêtes, *cocus* et *ridicules* (en français dans le texte), alors que tous les amants, qui, en fin de compte, se marient et deviennent des maris, non seule-